

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 1

Artikel: Lausanne, le 3 janvier 1874
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182685>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Redaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 3 Janvier 1874.

Trois ans se sont écoulés depuis la Commune de Paris, pendant laquelle des milliers de pauvres gens ont été tués ou déportés, victimes de convictions trop ardentes, laissant de nombreuses familles sans appui et sans ressources. Qui s'inquiète de ces malheureux? Les œuvres de ce genre ne sont pas de celles qui rapportent les honneurs et la considération, dont on est si avide dans les hautes classes de la société française. Une femme cependant a voulu, à l'occasion des fêtes de Noël, porter quelque lumière au sein de ces classes plus malheureuses que coupables.

Voici comment une correspondance de Paris rend compte d'un arbre de Noël donné aux enfants d'un des pauvres quartiers de Paris, par M^{me} de Pressensé, qui est, comme on sait, vaudoise d'origine, et dont le nom nous rappelle celui de l'éminent orateur républicain, qui nous est lui-même si sympathique.

« J'ai eu le temps de me rendre le soir à une autre fête plus modeste, mais plus touchante peut-être à cause de son humilité même. Elle avait lieu dans le quartier Vaugirard, au bout d'une triste et pauvre rue, la rue des Fourneaux. Là, dans une maison d'école nouvellement bâtie, j'ai trouvé non pas réunis, mais entassés, près de 150 enfants avec leurs parents, je devrais dire avec leurs mères, car la plupart de ces pauvres femmes sont veuves, veuves d'ouvriers tués pendant la Commune, ou condamnés depuis à la déportation par les conseils de guerre.

Ces enfants ont été ramassés dans la rue ou dans de pauvres logis où tout manquait à la fois, l'éducation et le pain.

N'écoutant que son cœur, M^{me} de Pressensé, dont je ne puis parler comme je le voudrais, aidée de quelques femmes aussi humbles que dévouées, a entrepris et poursuit depuis deux années, dans ce faubourg habité par l'ignorance et la misère, l'œuvre la plus admirable que j'aie jamais vue. Cette œuvre est double : M^{me} de Pressensé a fondé un ouvroir pour procurer de l'ouvrage aux mères, et une école pour donner une éducation sérieuse à leurs enfants.

L'école est-elle catholique, est-elle protestante? on ne le sait; mais je sais qu'il n'en est pas de

meilleure ni de plus chrétienne, et qu'il y est pourvu simplement, sans ostentation et sans relâche, à tous les besoins, à ceux de l'âme, de l'intelligence et du corps à la fois.

Vous dire les sentiments de toute cette population grande et petite pour celle qui est devenue la Providence de ceux que le monde méprisait et abandonnait, est impossible. Je n'ai jamais vu faire la charité de cette façon; et j'ai compris, en face de ce spectacle, comment la faisait le Christ et quels sentiments attachaient à ses pas les foules malheureuses, affamées ou malades de Jérusalem et de la Galilée.

Quelque cœur étroit raillera peut-être l'émotion qui me pénètre encore. Il ne m'importe. Laissez-moi vous répéter que j'ai vu jeudi soir une des grandes et saintes choses de ce monde, qui vous consolent de bien des misères, de bien des lâchetés morales et vous empêchent de désespérer de l'Évangile et de l'humanité.

Sur les premiers bancs se trouvaient les plus jeunes, des enfants de quatre à sept ans; derrière, les plus âgés, et, tout au fond, les mères et quelques ouvriers du voisinage. Trois institutrices et un instituteur maintenaient un peu d'ordre, mais sans aucune sévérité farouche.

Tous ces visages naïfs, heureux, s'épanouissaient; tous ces yeux dévoilaient le bel arbre de Noël, l'arbre de bénédiction qui rayonnait devant eux. Les chants de Noël, des chants d'enfants s'échappaient de toutes ces bouches avec un entrain merveilleux. Jamais orchestre ne m'a fait tant de plaisir.

M. de Pressensé présidait la fête. Il expliqua dans quelques mots simples et vifs la signification de la fête de Noël. Puis les distributions commencèrent. Tout le monde reçut son cadeau. Il y eut de la joie, ce soir-là, dans bien des pauvres demeures d'où l'on pouvait la croire exilée pour jamais. »

Les Viennoises.

Les préoccupations de fin d'année ne sont guère favorables au *Conteur*; nos collaborateurs ont disparu depuis quelques jours dans ce tourbillon du nouvel an, mélange bizarre d'affaires à boucler, de soucis, de difficultés à aplanir, d'étrennes à donner ou à recevoir, de visites à faire, de compliments à étudier, etc., etc.